



**ABITIBI**

# Nouvelle aurore boréale

Sur 5 000 kilomètres de distance et en continu de Terre-Neuve au Yukon, la forêt boréale couvre un tiers du Canada. Longtemps, le pays a cru ce trésor inépuisable, l'abandonnant aux compagnies forestières sans états d'âme. Heureux changement de cap. *Par Anne Pélouas*

**L**e beau *pick-up* rouge de Gaétan Laprise fonce sur un large chemin de terre poussiéreux, une parfaite ligne droite coupant un paysage verdoyant. Surintendant des opérations forestières pour Tembec, grosse entreprise canadienne, il franchit le 49<sup>e</sup> parallèle, pour nous emmener visiter un chantier avec Sophie Dallaire, écologiste forestière. « *Je patauge dans ce territoire depuis trente ans, commente-t-il. Avant, ce n'était pas compliqué: on déroulait une carte, on traçait une ligne et on coupait le bois. Aujourd'hui, on parle aménagement, biodiversité, assiettes et techniques de coupe. On regarde moins la forêt qui s'en va que celle qui s'en vient!* »

Des camions chargés de billes de bois circulent en sens inverse. Arrêt au camp Wawagosic, oasis de baraques qui accueille 115 ouvriers. Dans cette



Longtemps, les compagnies forestières ont fait ce qu'elles voulaient – des coupes à blanc – en vertu de concessions quasi perpétuelles dans les forêts publiques (87 % du total) puis de contrats d'aménagement et d'approvisionnement leur accordant, pour vingt-cinq ans, des quotas dépassant les capacités de régénération de la forêt.

En 1999, le documentaire *L'Erreur boréale* sert d'électrochoc: coréalisé par le chanteur-vedette abitibien Richard Desjardins, il dénonce cette exploitation. « Historiquement, rappelle-t-il, le Canada appartenait à la Compagnie de la Baie d'Hudson. On a gardé ensuite le même principe de développement, forestier et minier, en aliénant nos ressources au privé. Avec l'entrée en scène des abatteuses mécaniques dans les années 1970, on bûchait jour et nuit, 365 jours par an. Une des plus grandes forêts du monde a été sacrifiée en bois de construction bas de gamme. » À l'époque, « les gens s'inquiétaient du sort des forêts, poursuit-il. Ils ne croyaient déjà plus en une ressource illimitée et éternelle, dans le temps et l'espace. On a craqué une allumette et le feu a pris! »

### Une forêt laboratoire

Tellement que Québec a commandé une enquête sur l'état des forêts publiques, puis imposé une baisse de 20 % des coupes et, en 2005, un nouveau régime forestier, ouvrant la voie à une exploitation plus durable. Désormais, l'aménagement tient compte de la complexité des écosystèmes, de la productivité des sols et de la régénération, naturelle ou forcée.

Des entreprises s'y sont engagées, tentant, avec l'aide de scientifiques, de développer des modèles durables. Ce qu'a fait Tembec qui achève un projet-pilote d'aménagement avec une équipe de l'université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT) et de l'université du Québec à Montréal.

Osvaldo Valeria, professeur en développement forestier de l'UQAT, commente la visite de cette Forêt d'enseignement et de recherche du lac...

### EFFET DE DENSITÉ

Dans l'imaginaire collectif, le Canada porte cette image de forêt infinie et dense, (ici, dans le parc national d'Aiguebelle sur 268 km<sup>2</sup>). La réalité est plus contrastée. Ci-contre, notre équipée.



tranche médiane de la forêt boréale, la pessière à mousse compte 95 % d'épinettes noires et aussi des pins gris, des sapins baumiers et quelques feuillus. Au sud, la sapinière à bouleau blanc domine avec le sapin baumier tandis que le nord est royaume de la taïga ou pessière à lichens.

L'exploitation se concentre dans la pessière à mousse où l'épinette noire est reconnue pour la haute qualité de sa fibre par l'industrie des pâtes et papiers et celle du bois de construction.



A. Cornu/Biosphoto  
Anne Pélovas

À L'ARRIVÉE DES COLONS EUROPÉENS, au XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'au XX<sup>e</sup>, la forêt était vue comme une entrave au développement et une ressource illimitée. Deux bonnes raisons pour pratiquer des coupes à blanc sévères. La forêt boréale a fait les frais de cette politique. La naturalité reprend désormais du poil de la bête.

... Duparquet\*. « Elle sert de laboratoire pour comprendre comment ramener la forêt à son état naturel en l'exploitant par imitation de l'effet de perturbations naturelles » – comme les feux, fréquents en forêt boréale. Il existe une zone-référence de conservation; une en aménagement écosystémique (avec sylviculture adaptée aux peuplements naturels et maintien de la structure d'âge et de composition) et une dernière vouée à l'exploitation intensive. Dans la deuxième, la présence de bois mort favorise la préservation de la biodiversité. En exploitant la forêt, disait Louis Imbeau, professeur en aménagement de la faune, « il y a toujours des gagnants et des perdants. Par exemple, l'orignal, comme les loups et les ours, apprécie les coupes parce qu'il aime la repousse de feuillus; de son côté, le caribou forestier, en déclin, a, lui, besoin de forêts denses pour survivre et subit la prédation des loups et des ours ».

Directeur de la forêt-laboratoire, Brian Harvey note que « la forêt naturelle est nettement plus vieille et complexe qu'on ne le pensait »: 20 à 25 % a plus de 200 ans! Dans une partie, mousses et bois mort couvrent le sous-bois, à raison de « 200 mètres cubes par hectare », précise-t-il en touchant un bouleau né en 1760... Plus loin, dans un bois clairsemé de vieux peuplements, candidat idéal à une coupe à blanc, on a procédé à un « jardinage en prélevant 40 % d'arbres mais en maintenant les attributs d'une vieille forêt ». On n'y voit que du feu!

### Des autochtones pris entre deux feux

À une heure au nord du camp Wawagosic, arrêt au bout d'un chemin cahoteux. L'équipe de débroussailliers de la Coopérative de solidarité de Pikogan, tous Algonquins de la réserve du même nom, est à l'œuvre. Kenny Ruperthouse, directeur général, nous accueille, un castor orphelin dans les

## Depuis tout récemment, l'industrie forestière consulte les peuples traditionnels et les implique...



Anne Pélovas

**EXPÉRIMENTER**  
La Forêt d'enseignement et de recherche du lac Duparquet (Ferld) – 80 km<sup>2</sup> – officiellement créée en 1996, a débuté ses recherches dans les années 1980. De nombreuses études portent sur la dynamique forestière: l'histoire des feux et des épidémies, le régime naturel de perturbations, les changements climatiques...

bras! Ici, la forêt en régénération est surtout constituée d'arbustes et de jeunes arbres. L'équipe travaille de mai à octobre au débroussaillage, pour accélérer leur croissance, en priorisant les épinettes. « Sur 13 000 tiges à l'hectare, on ne garde que 3 000 des meilleurs spécimens », explique le contremaître Benoît Cananasso.

Payé à l'hectare, le débroussaillier passe dix heures par jour dans le froid, la pluie ou la cha-

leur, avec les mouches noires et les maringouins – des moustiques – pour principaux compagnons! Jérémy McKenzie, jeune Métis, fait sa première saison ici: « C'est exigeant mais bon pour la santé d'être en plein air », lâche-t-il. « J'ai toujours travaillé dans le bois et, comme tous les Indiens, j'attends la chasse d'automne avec impatience », ajoute Benoît Cananasso. L'homme avoue son ambivalence concernant les coupes: « On voudrait sauver le plus de bois possible pour continuer à avoir des animaux. »

Les autochtones sont pris entre l'arbre et la tronçonneuse: entre leurs valeurs ancestrales de respect de la nature et leurs besoins économiques. Kenny Ruperthouse l'exprime aussi: « La forêt est notre garde-manger de viande sauvage et je n'aime pas la voir détruite, mais je suis fier de travailler pour gagner ma vie. Le bateau est là, autant embarquer. »

Autrefois peu soucieuse des « Premières Nations », l'industrie forestière les consulte et



Royal Robitaille  
Anne Pelous



**GAGNANT/PERDANT** L'orignal (ci-dessus) apprécie les coupes puisqu'il se régale des jeunes pousses quand le caribou est protégé des prédateurs par un bois plus dense. On coupe 750 000 hectares ou 0,2% de la forêt boréale chaque année – près de la moitié de la récolte du pays – quand le feu et les maladies détruisent cinq à six millions d'hectares.

même les implique désormais. La Cour suprême du Canada l'a imposé récemment, tout comme le Forest Stewardship Council qui délivre la certification FSC en exploitation durable. Chez Tembec, on consulte depuis une dizaine d'années la communauté algonquine, notamment ses trappeurs, pour planifier les coupes en évitant de toucher aux zones sensibles (terrains de chasse, lieux de sépulture...) de leurs territoires ancestraux.

### Trouver le bon dosage

Sur le chemin du retour, deux outardes nous ouvrent la voie en volant en rase-mottes devant le pick-up. Nous filons vers le chantier Plamondon-Bourque, où Tembec concentre ses opérations en aménagement écosystémique. « Adopter ce modèle est un gros plus pour la certification FSC que Tembec a été l'un des premiers à vouloir obtenir », dit Osvaldo Valeria. « Les mentalités ont changé, assure Sophie Allaire. Les nouvelles façons de faire impliquent de favoriser la régénération naturelle en assurant une diversité génétique. On récolte en préservant les jeunes tiges, avant inventaire et reboisement si nécessaire. »

Les techniques de récolte dans une même zone sont variées, recette idéale, selon Brian Harvey, pour éviter une homogénéisation. Ici, on pratique la coupe totale d'arbres de 90 ans. Là, on garde intacte une vieille forêt pour sa biodiversité. On maintient des forêts intermédiaires et vieilles aux côtés de plus jeunes. Ailleurs, l'aménagement est affiné en « coupe avec protection de la régénération des sols », conservant 20 à 25 % d'arbres matures épars, en îlots ou en bouquets.

Si, pour l'heure, les épinettes noires se dressent encore en rangs serrés, des camions œuvrent jour et nuit pour abattre, ébrancher, tronçonner trois ou quatre arbres à la minute. Un transporteur

ramassera les billots et les entassera au bord du chemin. On veille à ne pas ravager le sol en limitant les accès pour les machines.

Plus loin, stop devant une « éclaircie commerciale » : « Autrefois, sur une zone de 200 hectares, on en coupait la moitié. Aujourd'hui, on planifie trois assiettes de coupe, une immédiate et les deux autres à quinze ans d'intervalle. C'est bon pour l'environnement et pour la rentabilité », note Sophie Dallaire.

La forêt boréale n'est pas un bien inépuisable mais si on dose les prélèvements, elle n'aura pas de problème, croit Gaétan. Elle a de beaux jours devant elle, « si l'on conserve 30 % de vieilles forêts et que l'on respecte les normes FSC », ajoute Sophie Allaire. Les craintes des écologistes et autochtones ne sont pas cependant totalement apaisées : « J'espère seulement, dit Kenny Rupertouse, que cet aménagement ne permettra pas de couper plus d'arbres et d'élargir les secteurs de récolte. » ●

\* <http://ferld.uqat.ca/missionF.htm>

## Action boréale, Don Quichotte de l'Abitibi

« Les vieilles forêts couvraient 40% de l'Abitibi dans les années 1960. Il n'en reste que 3 ou 4% », s'insurge Henri Jacob, président d'Action boréale. Le groupe écologiste, créé avec Richard Desjardins, se bat pour tenter de « civiliser les forestières » et obtenir plus d'aires protégées au sud de la forêt boréale, zone habitée. Le gouvernement québécois cible 12% d'aires protégées d'ici à 2015 mais la plupart au nord, protégées de facto par leur éloignement. « Qui ira détruire la toundra ? Même les mouches noires ont peur d'y aller ! », lance Richard. Henri Jacob joue au guide dans la forêt Piché-Lemoine. Action boréale tente de faire reconnaître cette sapinière à bouleau blanc comme réserve de biodiversité pour la soustraire à l'exploitation forestière et minière. Elle a déjà des allures de parc, avec quelques arbres centenaires et de jolis sentiers. « Chaque fois qu'on apprenait qu'une compagnie devait couper du bois, raconte-t-il, nos bénévoles traçaient un sentier et l'ouvraient au public, une stratégie qui a empêché les coupes. » Sans garantie pour l'avenir.

[www.actionboreale.qc.ca](http://www.actionboreale.qc.ca)